

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

François Truffaut & Helen Scott

Correspondance
1960-1965



Sommaire

Dossier	François Truffaut & Helen Scott. Correspondance 1960-1965
02	Édito
03	Entretien avec Serge Toubiana
10	Lettres choisies : François Truffaut & Helen Scott
13	Portrait : Helen Scott
15	George Sand, Nouvelles lettres retrouvées
17	Dernières parutions
19	Agenda

Édito

François Truffaut & Helen Scott Correspondance 1960-1965

Nathalie Jungerman

Helen Scott (1915-1987), qui entra un peu par hasard au French Film Office comme attachée de presse, n'a eu de cesse de promouvoir aux États-Unis, dans les années 60, les films de François Truffaut et ceux de ses « copains de la Nouvelle Vague ». Serge Toubiana a mis dans la lumière cette femme de l'ombre, en publiant sa biographie en 2020, *L'amie américaine* (Stock) et aujourd'hui, aux éditions Denoël, une partie de sa correspondance avec le réalisateur des *Quatre Cents Coups*. Le volume, qui comprend un cahier de photographies et quelques courriers reproduits, rassemble les lettres qu'ils se sont écrites entre 1960, année de la première visite de Truffaut à New York – à l'occasion de la remise du prix de la critique décerné à son premier long-métrage –, et 1965, avant que Helen Scott ne s'installe à Paris pour se rapprocher de celui qu'elle adore et nomme *Mon petit Truffe*. Ces cinq années, explique Serge Toubiana, sont « l'essentiel, le cœur vivant, le cœur battant de cette relation qui dure plus de vingt ans », jusqu'à la mort du cinéaste, le 21 octobre 1984. Les lettres sont toutes passionnantes, pleines d'esprit, d'humour et d'affection. Elles révèlent les multiples projets du jeune réalisateur et producteur qui dirige Les Films du Carrosse, société qu'il a fondée en 1957. Helen Scott et François Truffaut s'ouvrent mutuellement de nouvelles perspectives, elle le renseigne sur la culture et la presse américaines, lui, éduque le regard qu'elle porte sur le cinéma. Lors des fameux entretiens entre Truffaut et Hitchcock, en août 1962, Helen Scott assure la traduction simultanée et participera de manière décisive à la première édition de l'ouvrage paru quatre ans plus tard chez Robert Laffont, sous le titre *Le cinéma selon Hitchcock*. Serge Toubiana (président d'Unifrance, ancien directeur des *Cahiers du cinéma* et de la Cinémathèque française) a bien connu François Truffaut et a rencontré Helen Scott deux ans avant sa mort. Cette correspondance, qui ravit son lecteur, est un précieux témoignage sur l'accueil des films de la Nouvelle Vague à New York et sur l'attachement profond qui a uni ces deux personnages romanesques.

« Mon petit Truffe, ma grande Scottie »

Édition établie et commentée
par Serge Toubiana

DENOËL

Entretien

avec Serge Toubiana

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Le 3 mai 2023 paraîtra aux éditions Denoël la correspondance échangée entre François Truffaut et Helen Scott que vous avez établie et commentée. Il s'agit d'un corpus de lettres qui couvrent la période de 1960 à 1965, alors que leur correspondance prend fin en 1984, l'année de la mort du cinéaste. Pouvez-vous nous parler du choix de ce corpus ?

Serge Toubiana : J'ai choisi les lettres de cette période parce qu'elles sont, à mon avis, les plus intéressantes, dans la mesure où François Truffaut vit à Paris et Helen Scott à New York, sa ville natale. En 1966, elle viendra s'installer à Paris pour se rapprocher de lui parce qu'elle a une forme de culte et d'adoration pour Truffaut. Dès qu'ils se connaissent et commencent à correspondre, Helen Scott espère et manifeste son désir de travailler avec François Truffaut. Mais lui a besoin d'elle à New York et pas vraiment à Paris. Leur correspondance, que j'ai évidemment lue et relue tout au long de ces vingt-cinq dernières années, me paraît donc plus « anecdotique » après 1965. Leurs lettres sont davantage espacées dans le temps, puisqu'ils se téléphonent et se voient, et l'ensemble me paraît en quelque sorte moins organique. Alors qu'entre 1960 et 1965, il s'agit d'une correspondance professionnelle, amicale, presque amoureuse du côté d'Helen Scott. Elle va nourrir envers le cinéaste ce qu'elle appelle une « passion unilatérale ». Toujours est-il qu'elle joue pleinement son rôle d'agent à New York : elle renseigne François Truffaut sur la sortie de ses films aux États-Unis, sur les films de ses copains de la Nouvelle Vague, sur ceux qu'il produit, comme par

exemple, *Paris nous appartient* de Jacques Rivette ou *Tire-au-flanc 62* de Claude de Givray. Elle écrit et parle français couramment parce qu'elle a vécu en France dans sa jeunesse, adore ce pays ; et toutes ses lettres, très vivantes et dans lesquelles elle utilise parfois une langue argotique, comportent fort peu de fautes. L'échange va se nouer très vite entre eux. Truffaut a besoin d'elle sur un plan professionnel, et elle de lui tout simplement pour exister. Il va devenir pour Helen Scott une sorte de passeport extrêmement prestigieux à New York, du fait que toute la critique américaine, qu'elle connaît parfaitement, est sous le charme de ce jeune cinéaste représentant la Nouvelle Vague. Avec lui, il y a également Alain Resnais, Jean-Luc Godard, Jacques Rivette, Louis Malle, Agnès Varda et beaucoup d'autres. Elle devient le passage obligé de tout le cinéma français de cette première partie des années 60 en Amérique. Les acteurs, réalisateurs, producteurs de passage à New York, pour accompagner leurs films, dans l'espoir de conquérir le public, de séduire la presse, de trouver des partenaires, vont faire appel à elle. Elle leur sera essentielle, grâce à Truffaut. C'est ce qui m'a fasciné. Peut-être qu'un jour, la deuxième partie de cette correspondance sera publiée, mais à mon avis, l'essentiel, le cœur vivant, le cœur battant de cette relation qui dure plus de vingt ans, est ce laps de temps entre 1960 et 1965. Helen Scott va abreuver, j'ose dire harceler François Truffaut de lettres. Elle lui en écrit plusieurs chaque semaine. Quant à François Truffaut, il lui répond longuement mais qu'une ou deux fois par mois, pour la bonne raison qu'il travaille beaucoup : il dirige sa société de production, Les Films



© N. Jungerman, 18 avril 2023

Ancien directeur des *Cahiers du cinéma* et de La Cinémathèque française, **Serge Toubiana** est le président d'Unifrance depuis 2017. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur le cinéma, entre autres une biographie de François Truffaut coécrite avec Antoine de Baecque (Gallimard, 1996) et traduite dans plusieurs langues. Il a également produit plusieurs émissions radiophoniques sur le cinéma pour France Culture, réalisé des documentaires, parmi lesquels, *François Truffaut, Portraits volés* (coréalisé avec Michel Pascal en 1993). Il est aussi l'auteur du film *Hitchcock/Truffaut* réalisé en 2015 par Kent Jones. Il a été commissaire des expositions « Renoir/Renoir », « Maurice Piat Peintre & Cinéaste », « François Truffaut ».



François Truffaut, Helen Scott
« Mon petit Truffe, ma grande Scottie »
Correspondance 1960-1965
Édition établie et commentée par Serge Toubiana
Éditions Denoël, mai 2023,
464 pages. Avec le soutien de



du Carrosse, écrit des scénarios, tourne, est souvent en voyage. Si bien que l'échange est intense mais inégal. Il est intéressant de constater qu'il veut une correspondance professionnelle, alors qu'elle souhaite autre chose, savoir comment il va, ce qu'il aime, etc. Elle trouve ses lettres trop « business » et désire un véritable échange où se mêleraient travail et vie intime. Elle lui en fait part dès ses premières lettres. Elle le sermonne pour qu'il change d'attitude envers elle, et devient exigeante.

Quelles sont les circonstances de la rencontre entre Helen Scott et François Truffaut ? Et en quoi cette rencontre donne un nouveau tournant à l'existence d'Helen Scott ?

S.T. En janvier 1960, alors que Truffaut termine le tournage de *Tirez sur le pianiste*, son deuxième film, adapté d'un roman noir de David Goodis (1917-1967), il est convié par le Cercle de la critique new-yorkaise pour recevoir le prix du meilleur film étranger attribué aux *Quatre Cents Coups*, son premier long-métrage. Il n'est jamais allé aux États-Unis et ne parle pas anglais. Il débarque à l'aéroport d'Idlewild, qui ne s'appelait pas encore JFK, le 19 janvier. Il a vingt-huit ans, veut conquérir l'Amérique pour lui et pour ses copains de la Nouvelle Vague. Plus tard, il y aura des ruptures, surtout avec Godard, mais en 1960 il s'agit d'une stratégie concertée : gagner le public, la presse et toute la chaîne professionnelle américaine. Il y va en jeune producteur et réalisateur, et même s'il n'a encore fait qu'un film, il a déjà une reconnaissance grâce au succès international des *Quatre Cents Coups* qui avait obtenu en mai 1959 le Prix de la mise en scène au 12e Festival de Cannes. Il a aussi un passé de critique, a déjà plusieurs années

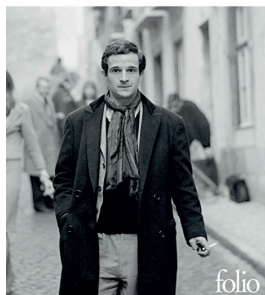
d'expérience malgré sa jeunesse. Il a été un critique virulent aux *Cahiers du cinéma*, a déjà des grandes adorations, notamment Hitchcock, une architecture du cinéma en tête, totalement conçue, stable, convaincante à ses yeux. Pour autant, il a un point faible, c'est qu'il ne connaît ni l'anglais ni la presse américaine. À l'aéroport, il est accueilli par Helen Scott, une attachée de presse qui travaille au sein du French Film Office, le bureau new-yorkais d'Unifrance Film, l'association de producteurs chargée de promouvoir le cinéma français à l'étranger. Dès qu'elle le voit descendre de l'avion, elle a le coup de foudre. Elle va l'accompagner partout et le mater durant son séjour à New York puis à Chicago, traduire ses propos lors des interviews qu'il donne aux journalistes. Grâce à elle, Truffaut rencontre notamment Lillian Ross (1918-2017), grande critique au *New Yorker*, qui a un poids considérable dans la vie culturelle américaine. Dès qu'il rentre en France, il reçoit une lettre d'Helen. C'est elle qui lui écrit en premier et qui pose les jalons de cette correspondance. Elle a fait une véritable rencontre humaine, chargée de sentiments. Elle est séduite par ce jeune homme fougueux, timide, par son regard

noir et intense. Elle a 45 ans, a déjà une vie antérieure. Et tout d'un coup, elle voit sa vie bouleversée, basculée dans autre chose que ce qui était prévu. Truffaut va combler un énorme vide, un manque absolu de reconnaissance.

Vous avez publié en 2020 *L'amie américaine* (Stock) qui met en lumière la vie romanesque d'Helen Scott. Des témoignages et un grand nombre d'extraits de ses lettres adressées à François Truffaut y figurent. Vous écrivez dans le prologue que vous avez fait sa connaissance en 1984, après la mort de Truffaut... Comment s'est passé cet entretien ?

S.T. Truffaut est mort le 21 octobre 1984. J'étais à Tokyo à l'époque sur un tournage de Kurosawa, comme journaliste. J'étais très ému d'apprendre sa mort. Je l'aimais beaucoup. Je suis rentré dès que j'ai pu et j'ai conçu, avec mes camarades des *Cahiers du cinéma* que je dirigeais à l'époque, un numéro spécial consacré à Truffaut. Le numéro est sorti en décembre. Nous en avons fait plus tard un livre paru sous le titre *Le roman de François Truffaut* (Éd. Cahiers du Cinéma). Nous avons demandé à tout le monde d'y contribuer : ses acteurs, ses actrices, ses scénaristes, ses amis,

**Antoine de Baecque
Serge Toubiana
François Truffaut**



**Antoine de Baecque et Serge Toubiana
François Truffaut - Biographie**
Éditions Gallimard, 1996
coll. Folio 2001, 880 pages.



**Serge Toubiana
L'amie américaine**
Éditions Stock, mars 2020, 352 pages.

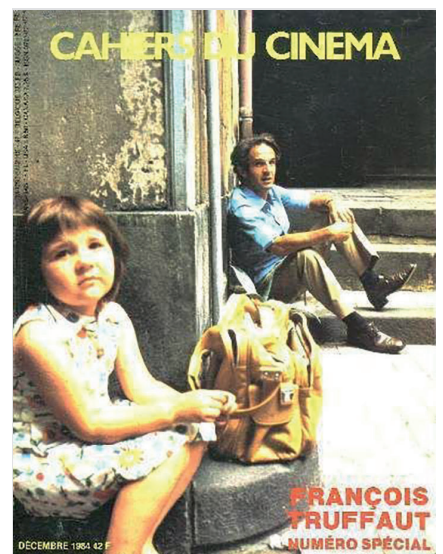
les cinéastes qu'il côtoyait, Chabrol, Rohmer, Godard, Milos Forman, Spielberg... Ils ont tous témoigné. Truffaut avait une espèce d'aura qu'on a du mal à imaginer aujourd'hui. Un respect et une adoration partagés dans le monde entier. Je savais vaguement qu'Helen Scott était liée au cinéaste et qu'elle avait joué un rôle important, pour avoir lu dans ma jeunesse le fameux livre, *Le cinéma selon Hitchcock* paru en 1966 aux éditions Robert Laffont. Mais j'ignorais la teneur de leur relation et je me doutais que cette femme avait une vie de cinéma très riche et une relation toute particulière avec François Truffaut, comme personne d'autre n'avait eu. Elle vivait à Paris, avenue du Maine, je l'ai contactée et je suis allé la voir. Elle aussi nous a donné son témoignage pour ce numéro spécial paru juste après la mort de Truffaut. C'était pour moi indispensable. Une complicité avec elle est née à partir de ce moment-là. Je l'ai revue plusieurs fois car je voulais la convaincre d'écrire sa vie. Elle ne se sentait pas capable de le faire. Elle est morte peu après, en 1987. Les choses en sont restées là. J'ai retrouvé le lien entre Helen Scott et François Truffaut en 1992, quand j'ai réalisé avec un ami, Michel Pascal, le long métrage *François Truffaut : Portraits volés*. Nous sommes les premiers à avoir voulu faire un documentaire sur Truffaut, quelques années après sa mort. Madeleine Morgenstern (la femme de Truffaut dont il était divorcé et avec qui il a eu deux filles, Laura et Eva), à qui il avait confié Les Films du Carrosse, a eu confiance en nous. Nous avons pu visiter les archives du cinéaste. Une pièce entière, pleine de dossiers. On a donc travaillé là et j'ai découvert la correspondance. Il y avait un dossier Helen Scott, comme il y avait un dossier Godard, ou encore Rohmer, Chaplin, Welles, Hitchcock, Renoir, etc. Il avait tout classé avec ses secrétaires, même les factures de ses costumes ou les ordonnances médicales. C'est comme si, de son vivant, sa vie était rangée. Le classement était quelque chose d'obsessionnel chez

lui, une façon de se protéger et de s'emmurer dans son histoire, à la fois personnelle et professionnelle. Il gardait tout en double. Il y avait une copie de chaque lettre qu'il envoyait. Il avait aussi racheté à Helen Scott les lettres qu'il lui avait écrites, une manière de lui venir en aide financièrement car elle avait des problèmes d'argent. À Paris, elle a travaillé un certain temps pour des compagnies américaines, s'était fait beaucoup d'amis, par exemple Claude Berri et sa famille, les critiques de cinéma Jean Douchet et Michel Perez, ou encore le producteur Jean-Pierre Rassam. Mais elle n'était pas en très bonne santé. François Truffaut se montrait généreux et faisait en sorte qu'elle vive bien.

Après ce film, François Truffaut : Portraits volés, vous avez publié une biographie en 1996...

S.T. L'idée d'une biographie m'est venue très peu de temps après avoir entrepris ce film qui a fait l'ouverture d'« Un Certain Regard » à Cannes, en 1993. Il a été vendu dans plusieurs pays et notamment aux États-Unis. Antoine de Baecque, un jeune historien et normalien, critique aux *Cahiers du cinéma*, avait la même idée que moi. Je lui ai donc proposé qu'on écrive cette biographie ensemble. La famille Truffaut – Madeleine, Laura et Eva – nous a conviés car nous étions en concurrence avec d'autres écrivains et notamment avec le grand journaliste Olivier Todd qui venait de faire une biographie d'Albert Camus. Nous avons été choisis. Sans doute parce que j'avais de bonnes relations avec elles trois. On a signé un contrat chez Gallimard en 1993 et l'ouvrage (près de 900 pages) est sorti trois ans plus tard. On a travaillé dans les archives de façon extrêmement poussée. Grâce au numéro spécial sur Truffaut pour les *Cahiers du cinéma*, je connaissais l'entourage du cinéaste, aussi bien professionnel qu'amical. J'ai élargi ce cercle pour avoir davantage de témoignages et de confidences. J'ai toujours pensé que la vie de Truffaut était romanesque, son enfance, son parcours, sa précocité, sa volonté,

Cahiers du cinéma
Numéro spécial
François Truffaut - déc. 1984



son intelligence, sa capacité à diriger... Il prend son destin en main très jeune, alors qu'il est un enfant presque abandonné, comme l'enfant des *Quatre Cents Coups*. Antoine Doinel, c'est lui.

Vous l'avez rencontré la première fois en 1975 ?

D.N. Oui, lorsque j'étais un jeune critique aux *Cahiers du cinéma*. La première fois était un moment très intense. Nous sommes allés le voir, Serge Daney et moi – Serge était en quelque sorte mon mentor, il venait de prendre la direction de la revue et je l'assistais. Nous voulions le rencontrer pour nous réconcilier avec lui. Les *Cahiers* s'étaient éloignés du cinéma et de François Truffaut pendant les années 1968-1973, grande période confuse politiquement et théoriquement, alors qu'il faisait beaucoup de films à ce moment-là, qui n'étaient plus pris en compte dans les pages de la revue. Il était donc mécontent. Un jour de 1975, j'ai dit à Serge Daney qu'on ne pouvait pas être fâchés avec Truffaut. D'autant plus qu'il avait sauvé les *Cahiers*, six ans auparavant, en les rachetant au groupe d'édition et de presse Daniel Filipacchi. À l'époque, la rédaction de la revue – incarnée par Jean-Louis Comolli (qui est mort l'année dernière) et Jean Narboni – était en désaccord avec le propriétaire sur son orientation. Pour résumer, Filipacchi voulait une revue grand public, très tournée vers le cinéma américain, alors que les *Cahiers* devenaient de plus en plus théoriques, inspirés par Jacques Lacan, le philosophe Althusser, Roland Barthes, et d'autres théoriciens de la sémiologie. Le conflit a donc éclaté et Truffaut a décidé, avec Jacques Doniol-Valcroze, qui avait fondé les *Cahiers* avec André Bazin en 1951, d'aider la rédaction. Les *Cahiers* avaient donc une dette envers Truffaut, symbolique mais réelle. Cette rencontre avec lui était très importante. Nous venions lui promettre d'en refaire une bonne revue de cinéma, ce qui n'était plus le cas. Dans mon souvenir de cette première rencontre avec lui, Truffaut était très timide, et Daney et moi l'étions plus encore. Après

nous avoir écoutés, il est sorti de son silence et de sa timidité et nous a dit deux choses : 1) « Si vous aviez eu du courage, vous auriez créé une nouvelle revue pour écrire vos textes politiques maoïstes, plutôt que de vous servir de la revue créée par André Bazin. » Les mots étaient précis et percutants, d'autant plus qu'André Bazin avait été son père spirituel. 2) « J'ai bien entendu que vous alliez refaire des *Cahiers* une vraie revue de cinéma, je serai dorénavant avec vous d'une neutralité bienveillante. » Qu'est-ce qu'une neutralité bienveillante ? Nous n'aurions pas d'aide financière – ce que nous espérions en venant le voir –, mais cela signifiait qu'il était curieux de voir ce que nous allions faire. Sonnés, Daney et moi sommes restés silencieux pendant tout le trajet du retour jusqu'à Bastille, où étaient situés nos bureaux. Ces phrases m'ont marqué pour la vie. Refaire une bonne revue de cinéma. Reconquérir tout, la confiance de Truffaut et la confiance de tous les cinéastes qu'on admire, qu'on estime, dont on aime les films. C'est devenu mon programme de vie. De là est née ma relation avec Truffaut. Il vous regardait intensément, vous posait des questions sur ce que faisaient les autres cinéastes, il demandait des nouvelles du cinéma, m'interrogeait sachant que j'étais journaliste, lui étant très occupé et, d'une certaine manière, enfermé dans ses bureaux des Films du Carrosse... Il nous arrivait de déjeuner rapidement tous les deux, lui n'aimait que le tête-à-tête, ensuite nous remontions dans son bureau poursuivre la conversation. Les rencontres étaient extrêmement fortes, ponctuées de silence. Il était curieux et très amical. Il prenait du temps pour moi. Il y a eu beaucoup d'échanges, de petits mots, quelques lettres. Il a orienté ma vie. Et sa relation avec les *Cahiers* du cinéma est redevenue très amicale, généreuse.

Helen Scott manie si bien le sens de l'autodérision dans ses lettres que celles-ci sont très drôles et vivantes... Elle secoue aussi le

cinéaste qui n'écrit pas assez souvent... Truffaut lui répond avec humour et répartie... Je pense notamment aux échanges en vers dans les lettres du 19 et 24 mai 1965... Il y a beaucoup de liberté dans la correspondance, de tendresse et d'admiration...

S.T. Oui en effet, il y a beaucoup de liberté et de tendresse. Le style est extrêmement enlevé, joyeux, elle se moque d'elle et de lui, il y a de la légèreté et en même temps beaucoup d'affection. Parfois, elle se plaint et compose des petits poèmes. Elle a cet humour juif new-yorkais très reconnaissable. Elle veut toujours plus, être reconnue, aimée. Elle est une sorte de « mère juive » que Truffaut n'a pas eue. Sa relation avec sa mère, Janine de Montferrand, était exécration. Helen Scott incarne une figure de compensation ou de substitution, lointaine, dont il apprécie les qualités, mais en même temps, il ne veut pas être envahi. L'indiscrétion était une des hantises de Truffaut lorsqu'il avait une relation avec quelqu'un, un homme ou une femme. Il cloisonnait. Avait-il des secrets à garder ? Sans doute, et pour avoir beaucoup travaillé sur sa vie et son œuvre, ces secrets sont toujours liés à son enfance et à son origine. Antoine de Baecque et moi-même avons découvert dans les archives un document provenant d'un détective privé, qui avait mené une enquête sur l'origine de son père géniteur, Roland Levy. Ce document stipulait que cet homme avait été rejeté par la famille Montferrand, parce que juif, et qu'il aurait été dentiste. Toute sa vie, il y a eu ce secret, ainsi que le désamour de sa mère, qui est évoqué dans les *Quatre Cents Coups* et présent dans tous ses films avec Antoine Doinel. Il y a aussi son rapport aux femmes, la multiplicité de ses amours, la coexistence simultanée de plusieurs relations amoureuses, qui se retrouvent également dans la plupart de ses films. Mais il tenait à la discrétion, comme une sorte de choix absolu. Helen Scott, quant à elle, pouvait tout donner d'elle-même et voulait tout prendre des gens qu'elle aimait, qu'elle admirait. Truffaut avait

certainement très peur qu'elle en dise trop. C'est pourquoi il était toujours sur la réserve.

Dans plus d'une dizaine de lettres, il est question du procès de Nuremberg (du 20 novembre 1945 au 1er octobre 1946). Vous écrivez dans la notice biographique sur Helen Scott que celle-ci ne s'y serait pas rendue. Pouvez-vous nous raconter le rôle qu'elle a tenu et quels sont les éléments qui vous font douter de sa présence au procès alors qu'elle écrit à Truffaut en octobre 1961, qu'elle trouve excellent le nouveau Stanley Kramer, *Judgment at Nuremberg*, car il y a, « évidemment, le fait qu'[elle] était au procès » ?

S.T. Je pense qu'elle a été embarquée dans l'équipe américaine autour du sénateur Robert Jackson, membre du parti démocrate et proche du président Franklin Roosevelt. Contrairement aux Français qui n'étaient que quatre – la France a sous-estimé l'importance du procès de Nuremberg –, les Américains étaient très nombreux. J'ai donc lu un grand nombre de livres sur le procès, sur Robert Jackson également, et consulté les archives filmées, mais je n'ai pas réussi à trouver la trace d'Helen. Elle avait été la collaboratrice de Geneviève Tabouis (1892-1985), célèbre journaliste française spécialisée dans la diplomatie, qui s'est réfugiée en 1940 à Londres, où elle a rejoint la France libre. Elle est partie ensuite aux États-Unis pour diriger à New York un périodique lié à la Résistance, *Pour la France*. Helen Scott a donc été son assistante jusqu'en 1943. Geneviève Tabouis est un personnage très intéressant, aujourd'hui presque oubliée. Elle a écrit beaucoup de livres et l'un d'entre eux est dédié à Helen Scott, où elle mentionne qu'elle lui est indispensable. Non seulement parce qu'elle est parfaitement bilingue, mais aussi parce qu'elle connaît tous les milieux syndicaux, politiques américains. Helen est restée pendant trois ans aux côtés de Geneviève Tabouis, à faire ce journal pour la Résistance à New

York. Ensuite elle a fait le choix de s'embarquer sur un cargo pour rejoindre l'Afrique française libre et travailler à Radio Brazzaville, ce qui lui a valu d'obtenir la médaille de la France libre. Helen Scott était très téméraire, la seule femme dans ce milieu. Elle avait un amant qui était son supérieur hiérarchique, ce qu'elle évoque dans ses lettres à Truffaut. Elle revient plus tard à New York et participe au procès de Nuremberg. Elle avait sans doute quelques accointances avec les démocrates américains. Elle a connu Eleanor Roosevelt grâce à Geneviève Tabouis. Elle a donc fréquenté les sommets de la hiérarchie politique américaine, tout en étant une assistante, une femme de l'ombre. En écrivant *L'amie américaine* et en publiant cette correspondance, j'ai voulu la mettre dans la lumière. Elle a joué un rôle essentiel mais toujours à côté de quelqu'un de plus visible, de plus légitime qu'elle. Quand elle parle du procès de Nuremberg dans ses lettres à Truffaut, elle n'insiste pas car il ne pose pas de questions. Il est obnubilé par le cinéma. Il veut bien parler du film de Stanley Kramer qui sort en France en 1961, film qu'il n'aime pas beaucoup d'ailleurs, mais il n'a pas envie de faire parler Helen sur ce qu'elle a vécu elle-même. C'est évidemment dommage. J'ai cherché dans toutes les lettres qu'elle a écrites à des amis, je n'arrive pas à savoir le degré de vérité dans ce que dit Helen Scott à Truffaut, c'est-à-dire sa présence réelle à Nuremberg. Peut-être y a-t-elle été une fois ou deux, je ne sais pas, mais je pense qu'elle était dans l'équipe à Paris chargée d'organiser la communication politique du point de vue américain. Ensuite, elle a travaillé aux Nations-Unies et a créé un journal de gauche.

En 1962, Truffaut et Helen Scott s'attellent ensemble au livre d'entretiens avec Alfred Hitchcock qui deviendra un ouvrage culte. Elle prépare avec lui les interviews, assure la traduction simultanée entre les deux réalisateurs, travaille ensuite à l'établissement des textes des versions française et américaine... Quelques mots sur

cette entreprise qui occupe une partie de leur correspondance ?

S.T. Helen Scott joue un rôle fondamental dans ces entretiens. Truffaut pose timidement ses questions en français, Hitchcock lui répond en anglais et elle traduit simultanément leurs propos, alors qu'elle n'est pas une véritable interprète. Truffaut avait fomenté ce projet lors de son premier séjour à New York, au cours duquel il s'est rendu compte que les critiques américains lui paraissaient condescendants à l'égard de Hitchcock. Il était considéré comme un bon technicien, un bon réalisateur, mais pas comme un auteur au sens où les *Cahiers du cinéma* l'entendaient. Un grand cinéaste était non seulement quelqu'un qui concevait la mise en scène à travers des personnages et un scénario, mais aussi avec une vision du monde, tels Jean Renoir, Roberto Rossellini, Max Ophuls, Jacques Becker ou Jacques Tati... les grands maîtres que les *Cahiers du cinéma* défendaient. Truffaut rentre à Paris et décide de mener un projet très ambitieux : poser « 500 questions » à Hitchcock. Il a 30 ans, vient de terminer *Jules et Jim*, son troisième film. Il écrit une très longue lettre à Hitchcock, en français, qu'il demande à Helen de traduire. Dans cette lettre, il justifie son projet de faire parler Hitchcock de son métier, de sa conception du cinéma, du scénario à la mise en scène, en passant par la direction d'acteurs, la technique, le montage, etc. Hitchcock est séduit par ce jeune cinéaste et accepte de l'accueillir pendant une semaine dans les studios Universal, alors qu'il est très occupé. En août 1962, il termine le tournage des *Oiseaux*, après avoir enchaîné film sur film. C'est un cinéaste au sommet de sa forme artistique et de sa gloire. Aux États-Unis il est très connu, il réalise des films à succès. On dit de lui qu'il est le Maître du suspense, ce qui est très réducteur selon Truffaut. Et surtout, à partir de 1955, il fait de la télévision, ayant anticipé la crise que connaît le cinéma américain avec l'arrivée des postes de télévision dans les foyers. Il a eu le bon réflexe de créer cette série « Alfred Hitchcock presents ». Il est devenu un personnage

public, encore plus célèbre et plus riche aussi. La plupart des épisodes de cette série sont réalisés par d'autres, mais sous son label. Il invente alors quelque chose de très moderne, une sorte de marque ou de label « Alfred Hitchcock ». Les journalistes et critiques américains conçoivent cela avec un léger mépris parce que la télévision est loin d'être aussi noble que le cinéma. Truffaut met en place sa « stratégie » pour attirer l'attention sur le fait que derrière le publicitaire, se cache un véritable génie du cinéma. C'est-à-dire un inventeur de formes : au-delà des histoires qu'il raconte, il y a un homme qui a un rapport au crime, au sacré, à la culpabilité, à la religion, l'équivalent de Ingmar Bergman, Luis Buñuel ou Federico Fellini... Helen joue un rôle essentiel parce qu'elle traduit simultanément la conversation entre les deux cinéastes, mais aussi, et on le voit dans la correspondance, parce qu'elle va organiser la traduction des bandes en anglais et surtout essayer de convaincre Truffaut de faire un livre pour le grand public, et pas pour les lecteurs des *Cahiers du cinéma*. Elle lui écrit : « Ne soyez pas cahieriste ! Pensez plus large » ; et aussi : « Vous êtes plus célèbre, plus aimé et considéré à New York que Hitchcock lui-même. » Elle a en partie raison, car *Les Oiseaux* sera un échec total à leur sortie en 1963, de même que, l'année suivante, *Pas de printemps pour Marnie*. Elle éduque François Truffaut à la culture américaine, le renseigne sur l'appréciation critique ou publique d'une œuvre. Elle va l'aider beaucoup, le convaincre. En ce qui concerne le livre des entretiens avec Hitchcock, elle ne s'est pas trompée. L'ouvrage est unique en son genre à l'époque. On interroge un artiste sur toute sa conception, de l'écriture au montage, le choix des acteurs, le choix des scénarios... De nombreux livres se sont ensuite inspirés de celui-ci, sans cesse réédité. Il est certain que Helen Scott a joué un rôle très important.

D'ailleurs, on peut écouter sur France Culture ces entretiens traduits simultanément par

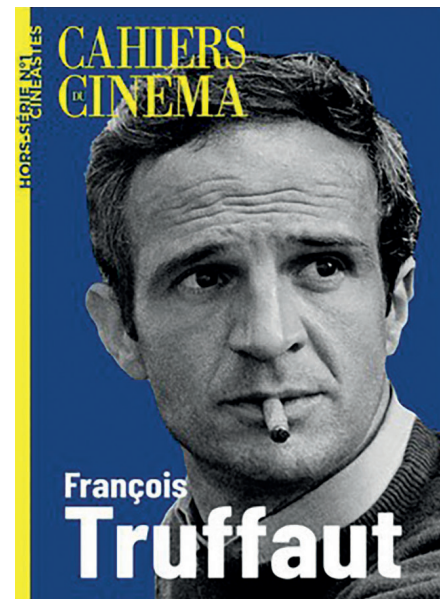
Helen Scott et admirer son français et sa dextérité...

S.T. Quand Michel Pascal et moi travaillions sur le film *François Truffaut : Portraits volés*, un jour de 1992, dans les bureaux des Films du Carrosse, nous avons ouvert un placard et trouvé une grande boîte en carton contenant des bobines audio. Nous en avons écouté une, c'était la voix d'Hitchcock, celle de Truffaut et celle d'Helen Scott qui traduisait. Nous en avons utilisé quelques extraits pour notre film. Au moment du centenaire de Hitchcock, en 1999, je me suis souvenu de l'existence de ces bandes magnétiques. J'ai demandé à Madeleine Morgenstern l'autorisation d'en faire usage. Elle a très gentiment accepté et je suis allé voir Laure Adler qui dirigeait alors France Culture. Elle a écouté les bobines – le son sortait impeccable –, et elle m'a commandé 25 émissions de 26 minutes pour les diffuser tous les jours, le matin et l'après-midi. Comme j'aime beaucoup travailler à deux, j'ai convié mon ami Nicolas Saada, grand connaisseur du cinéma d'Hitchcock, et nous avons fait cette série pour France Culture qui a eu beaucoup de succès. Aujourd'hui, tout est en ligne et il est donc possible d'écouter ces émissions, d'entendre leur voix à tous les trois.

Pour *Fahrenheit 451* dont il est question dans la correspondance dès 1961, le seul film de Truffaut tourné uniquement en anglais, Helen Scott sera présente mais n'obtiendra pas la place qu'elle escomptait...

S.T. Helen Scott va jouer un rôle puisqu'elle participe au tournage, mais elle n'a pas, en effet, celui qu'elle espérait. Elle collabore à l'adaptation du scénario en anglais, mais elle aurait aimé être le bras droit de Truffaut. Elle n'est pas contente et se sent frustrée. C'est Suzanne Schiffman qui assiste Truffaut, et ce, depuis *Tirez sur le pianiste*. Elle parle anglais couramment, sait diriger un plateau, est techniquement impeccable. Et là Truffaut ne se trompe pas, mais il fait de la peine à Helen. Il y a un savoir-faire, une légitimité artistique ou technique

Cahiers du cinéma
Hors série N°1. Cinéastes
François Truffaut - Avril 2023





François Truffaut, Alfred Hitchcock et Helen Scott dans les bureaux d'Hitchcock aux studios Universal lors de l'enregistrement Hitchcock-Truffaut, Los Angeles, août 1962. © Photo Philippe Halsman, coll. La Cinéma-thèque française

qu'elle n'a pas. Il n'empêche qu'elle a adoré Truffaut et qu'elle est enterrée à quatre mètres de lui, au cimetière de Montmartre, grâce à Madeleine Morgenstern qui a tout orchestré pour rapprocher Helen de Truffaut. C'est bouleversant.

Est-ce qu'il y a un film de François Truffaut que vous préférez ?

S.T. C'est difficile à dire car il y en a plusieurs. Pour moi, *Les quatre cents coups* reste un grand premier film. J'aime beaucoup *La Peau douce*, dont il est question à plusieurs reprises dans la correspondance. À Cannes, le film a été sélectionné en compétition mais n'a rien obtenu. La presse n'a pas aimé, le public non plus. J'aime aussi la série Antoine Doinel, qui est un personnage très romanesque ; *L'homme qui aimait les femmes* également, qui aujourd'hui ne serait peut-être pas très bien accueilli par le féminisme radical : l'amour, l'obsession des femmes, avec Charles Denner qui est un double idéal de Truffaut ;

Les Deux Anglaises et le continent ainsi que *La Femme d'à côté*. J'aime aussi *La Chambre verte*, autour de l'idée fixe et le culte des morts. Dans les films de Truffaut, les femmes ont toutes des rôles sublimes. Elles mènent leur vie. Aujourd'hui encore, l'œuvre de Truffaut touche les gens, sa conception de l'amour, cette forme de légèreté, de comédie, et de gravité aussi, car l'amour est un engagement fort, qui va jusqu'à la mort. Quand je défendais Truffaut dans les *Cahiers du cinéma*, pour l'imposer à nouveau comme un cinéaste important, parce qu'à l'époque on n'aimait que Godard, j'étais frappé et touché d'un point de vue strictement romanesque par la gravité, dans chacun de ses films, de l'amour qui va jusqu'au bout, jusqu'à la mort.

Sites Internet

[Éditions Denoël](#)

[France Culture : Entretiens avec Alfred Hitchcock par François Truffaut. Production : Serge Toubiana et Nicolas Saada](#)

[France Culture : Grande Traversée : François Truffaut. Par Serge Toubiana.](#)

[Présentation de l'exposition « François Truffaut », par Serge Toubiana. Cinéma-thèque française \(2014\)](#)

[FloriLettres 228. François Truffaut, Correspondance avec les écrivains. Entretien avec Bernard Bastide.](#)

Lettres choisies

« Mon petit Truffe, ma grande Scottie »

François Truffaut & Helen Scott © Éditions Denoël

Helen Scott à François Truffaut

Le 3 février 1960

Mon cher François,

L'orage est mort-né : Frankel est reparti immédiatement à Dayton, c'est-à-dire qu'il n'y a eu aucune conversation avec lui ; tout mon bureau, Maternati compris, a été charmant avec moi. L'agence de publicité de Frankel a téléphoné pour dire qu'ils sont extrêmement satisfaits des résultats publicitaires de votre passage ici, exprimant leur appréciation quant à votre coopération très compréhensive, ainsi que de la mienne. Tout est bien qui finit bien.

Lillian Ross vous envoie les photos et me demande particulièrement de l'excuser de la qualité qui est très en dessous de ce qu'elle fait généralement. Je suppose que vous avez répondu au câble que nous vous avons envoyé ; son article paraîtra d'ici deux semaines.

1) Martin LaSalle me demande si vous n'avez pas accidentellement emporté les photos de *Pickpocket* qu'il se proposait de garder ici et qu'il avait mis[es] dans un paquet à part. Si oui, pouvez-vous les renvoyer à New York ?

2) Herman Weinberg vous envoie ses compliments et sera à Paris au mois de juillet.

3) Je crains bien que vous [ne] soyez une des rares victimes de la crise algérienne, voir le reportage dans *Paris Match*.

4) Par contre, j'ai eu hier une conférence de travail avec les éditeurs de *Life International*, pour les convaincre que la Nouvelle Vague allait continuer à faire de belles choses en 1960, et pour les informer sur les réalisateurs (en dehors de vous-même, Chabrol et Resnais) qui avaient de l'avenir. J'ai fortement appuyé Godard et Rivette. Pourriez-vous me faire parvenir un maximum d'informations et de photos sur eux et m'indiquer lesquels, parmi les projets de production courants, pourraient avoir un succès, retentissement ou même être sélectionnés pour Cannes ? Cette question, à laquelle vous ne pouvez répondre avec exactitude, est simplement un conseil personnel que je vous demande, afin

de guider un peu ma perspective.

5) J'arrange des choses pour LaSalle et vais faire un effort pour Godard. Cela m'est d'autant plus facile que son film a été acheté ici. Demandez-lui de m'envoyer au plus vite des photos et de la documentation. Tout ce qui concerne la production du film est très utile.

6) Voici un modeste topo paru dans *Variety* d'aujourd'hui. Anticipant votre question, le même journal indique, dans la colonne des recettes : « La 11e semaine, incluant le dimanche 31, s'est élevée à la somme impressionnante de 10 500 \$, suite aux 8 000 \$ de recettes de la semaine précédente. »

7) Dans les deux boutiques principales, j'ai pu trouver le livre de Saroyan que vous vouliez pour votre femme. Je continuerai à chercher. En attendant, Lillian Ross s'est acheté un stock de petites poupées, et moi aussi. Je vous en enverrai un lot, éventuellement, et éventuellement le magasin vous permettra un pourcentage sur leurs bénéfiques.

8) Quelques-uns des gags que vous m'avez racontés m'ont donné l'idée de faire un topo, pour ma prochaine publication, sur l'humour de la Nouvelle Vague. Évidemment, je manque de matériel et vous êtes trop surmené pour y penser. Mais, si vos collaborateurs pouvaient me dénicher un ou des articles sur l'humour dans les films français, etc., cela me donnerait un point de départ et je vous en serais très reconnaissante.

(...)

Finalement, il est possible que mon patron fasse prochainement un petit tour à Paris, et j'espère que vous avez gardé mes commérages pour vous. Ça pourrait me retomber sur le nez. Cela m'ennuie de vous envoyer une lettre d'affaires que vous recevrez le jour de votre anniversaire. Évidemment, c'est un témoignage comme un autre, mais encore... Je penserai à vous le 6 et j'irai boire un coup à votre santé, à votre bonheur, votre succès, et notre amitié. J'espère que vous avez réussi à consoler René Clot (votre ami, mais non le mien) des baisers que je lui ai envoyés par erreur, et qu'il n'y a pas eu de conséquences graves pour son bonheur conjugal.
Helen

François Truffaut à Helen Scott

De Paris ce mardi 29 mars [1960], le soir tard

Ma chère Helen,

Ne croyez pas que votre lettre m'ait vexé (celle des explications). C'était une lettre (la mienne) dictée à Lucette ; en la relisant avant de la signer, je m'étais bien rendu compte qu'elle était trop impersonnelle, d'où les quelques lignes manuscrites ajoutées à la hâte. Mais vous avez raison de m'engueuler car j'avais tendance à me laisser aller à cette facilité : dicter tous les matins quelques lettres pour « expédier les affaires courantes » et me donner ainsi l'impression à moi-même que je suis un *big businessman*, un *self-made-man*, un homme de *first quality*, que sais-je encore ?

Bref, grâce à vous, je vais me conduire mieux, je reprends l'habitude de taper moi-même quelques lettres à la maison, et mes amis provinciaux ou étrangers vont se demander pourquoi je deviens si affectueux sans se douter qu'ils doivent cela à Helen Scott, ma chère Helen.

Comme je suis à la maison, je n'ai pas vos lettres sous les yeux, c'est pourquoi ma réponse ne sera guère méthodique, à moins que je ne termine la présente que demain au bureau...

Naturellement, vous allez recevoir très vite la documentation sur le *Pianiste*. À propos d'Oscar, il y a tout de même un petit espoir du côté du « meilleur scénario original », non ? Oui, Godard triomphe et j'en suis bien heureux. Pour Cannes ? Cela se passe actuellement entre *À bout de souffle*, *Le Dialogue des carmélites*, *Le Trou* (hors compétition), *Paris nous appartient*, *L'Amérique vue par un Français*. Je vais tâcher de vous faire envoyer des photos dès demain de ces films.

Je suis allé à Londres pour la sortie des *400 Blows* ; je crois que ça marche bien, mais je n'ai aucune nouvelle car il n'y a pas de distributeur, pas de chargé de presse, et surtout pas d'Helen Scott. Ne croyez pas que je veuille vous flatter, mais je me rends compte de plus en plus — trois jours à Copenhague, j'en reviens — qu'il est très rare de trouver des gens de votre compétence sur cette route tortueuse qui conduit de la salle de montage à la salle de projection publique. Combien de gens besogneux, intermédiaires, vivent des metteurs en

scène en les ignorant et des films en les méprisant. Pour Copenhague, je ne voulais pas y aller ; ils m'ont supplié, le cinéma était tout nouveau, le film avait été acheté cher, etc., etc. J'y vais, le directeur du cinéma était parti en week-end, il y avait une conférence de presse organisée à la même heure qu'une autre, plus importante, au Théâtre royal, bref, un voyage strictement inutile et fatigant.

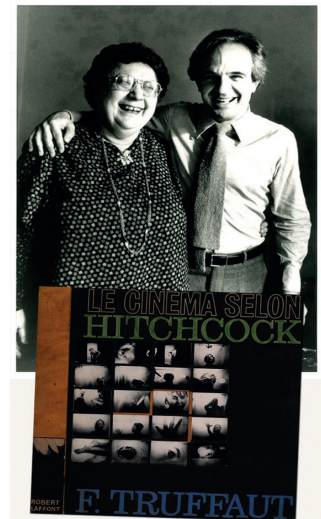
(...)

Jacques Rivette termine son héroïque *Paris nous appartient* qui est très beau ; je n'irai pas à Cannes cette année car je serai occupé par la terminaison de mon film, musique et mixage ; de plus, on m'y a assez vu l'an dernier ; enfin, ce serait une façon très ostensible de soigner ma publicité. Je suis peut-être une putain mais coquette, rusée et raffinée, qui garde son chapeau et ses souliers (je voudrais savoir dessiner pour illustrer cette image).

(...)

Il se fait tard, chère Helen, et mes doigts sont engourdis de taper ; je devrais dire mon doigt car je ne tape qu'avec un seul, mais plus fort donc, et plus vite selon la loi bien connue de la compensation qui fait, paraît-il, que les manchots baisent mieux que les non-manchots ; cela m'ennuie un peu de terminer sur cette image triviale, d'autant que je suis toujours impuissant à l'illustrer (encore un mot malheureux, devinez lequel), mais c'est ainsi.

Croyez que je pense beaucoup à vous, et souvent ; je n'y ai aucun mérite car vous n'êtes pas de celles qu'on oublie facilement ; autrefois, Scott, c'était pour moi l'évocation de l'Antarctique, maintenant, Scott, c'est New York, oui, et même plus, Ivanhoé. Si donc Scott c'est New York, la belle Hélène c'est Paris, vous voyez que nous sommes reliés l'un à l'autre. Mais je ne suis pas certain que vous aimiez les calembours, les jeux de mots vaseux qui sont autant de dérobades de la part d'esprits virevoltants un peu féminins, un peu enfantins pour qui la consonance des mots prime [sur] leur sens profond, etc., etc. Je suis confus très sincèrement en m'apercevant d'une chose : ma lettre est écrite en moins bon français que les vôtres. Je remercie Chicago et ses brouillards puisque nous nous sommes mieux connus ainsi ; l'écorce a cédé, nous nous sommes livrés et nous sommes ainsi devenus, je l'espère, amis, français



Helen Scott et François Truffaut, 1981

© La Cinémathèque française/Fonds François Truffaut
Couverture de l'édition originale du livre *Le Cinéma selon Hitchcock*. Éditions Robert Laffont, 1966

Helen Scott à François Truffaut

Le 13 septembre 1963

Mon Truffe chéri,
 Si vos 500 dollars m'ont rassurée, j'ai été encore plus réjouie et comblée par l'autre envoi reçu au même courrier. Votre lettre a attisé la flamme de notre idylle, ou en tout cas ma passion unilatérale. Par politesse envers Madeleine, on pourrait peut-être qualifier la nature de mon obsession, mais à quoi bon ? Prétendant que son époux est trop irrésistible pour inspirer un amour platonique, elle fait toujours mine d'avoir sa petite idée là-dessus, et je me prête d'autant plus volontiers à sa plaisanterie que j'en suis très flattée. [Toujours] est-il, comme le passage du temps, et sous votre orchestration, que nous en étions restés à une bonne camaraderie, entre égaux. Si la lettre m'a charmée, séduite et conquise, le scénario reçu le lendemain y a tellement ajouté que [me] voici, à nouveau, éperdue d'admiration, déchaînée, et tout, et tout. [...]
 (...)
 Je vous embrasse,
 Helen

Helen Scott à François Truffaut

Lundi 24 mai 1965

Mon cher François,
 La poésie de votre envoi Me remplit d'émoi
 Quand je pense qu'autrefois
 Vous rêviez à l'amour à trois
 Alors qu'à présent, ma foi,
 Vous ne me décevez qu'une fois par mois
 La virilité, je m'en aperçois,
 Est plus éphémère qu'on ne le croit
 C'est pourquoi
 Je vous donne le droit
 De vous servir de vos doigts
 Pour vous donner de la joie
 En pensant à moi !

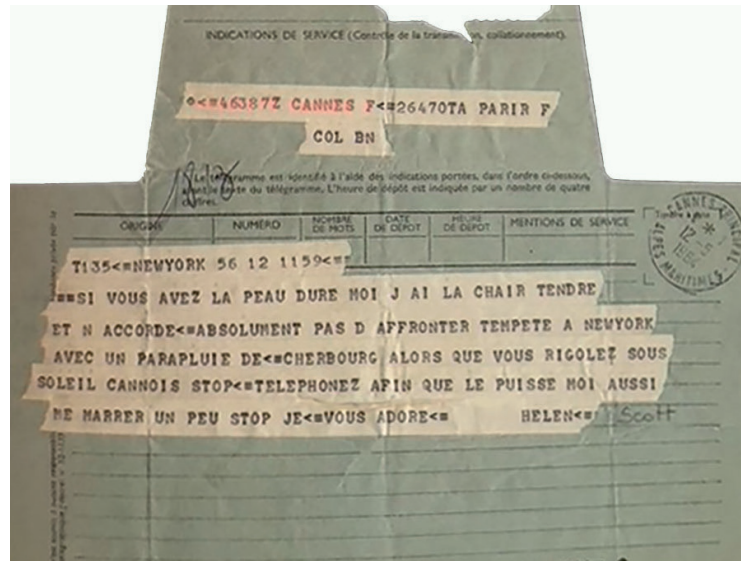
*

Ceci dit, je me lance dans un long roman-fleuve, et je vous ordonne, vous m'entendez bien, de me lire attentivement : vous me faites poireauter pendant des mois lorsque je vous parle d'emploi du temps, vous me dites de faire ce qui me convient sans penser à vous, mais, aussitôt que vous m'envoyez le fruit de vos labeurs, vous exigez que ma participation soit faite hier ! Congdon n'a aucune envie de m'écouter bafouiller une traduction de l'intro

et il attendra mon texte final pour me donner son avis. Quant au rendez-vous avec Hitch, je vous ai déjà dit dans douze lettres que nous avions des choses à revoir ensemble, pas beaucoup, mais importantes quand même. Jusqu'à notre entretien, il n'y a pas de manuscrit anglais terminé ! Vous exigez en même temps de savoir exactement quand j'aurai terminé la traduction de l'intro, mais vous désirez également mon opinion dans l'optique américaine. Il m'est très difficile de défendre mon point de vue dans une lettre, à cause du manque de vocabulaire et surtout à cause de votre inattention, mais je vais quand même faire un effort. *So, pay attention to what I have to say !*
 (...)
 Je trouve qu'il faut commencer par la vérité, qui répondrait à cette accusation perpétuelle de « culte » envers Hitchcock. La vérité est que, lors d'un passage à New York, vous avez été frappé du ton condescendant d'un de vos interviewers, un écrivain, spécialiste de cinéma, en parlant d'Hitchcock, et c'est le point de démarrage, l'étincelle qui a donné naissance à votre livre. Cette conversation a fait renaître en vous un

de vos passages ici, vous avez eu la même réaction : « Pourquoi TRUFFAUT publierait-il un livre sur Hitchcock ? » (...)
 Je vous écrirai après notre palabre de demain au téléphone. J'embrasse votre gueule enflée et endolorie.

L'annotation n'est pas reproduite ici.
 Se référer à l'ouvrage.



rêve de toujours : définir l'essence de l'art du cinéma par un examen approfondi des méthodes et des idées d'un de ses meilleurs talents, dont la carrière couvre justement toute l'évolution de cet art. Il n'est pas question de commencer par une réponse défensive, car l'accusation de culte n'a pas besoin d'être mentionnée par vous, mais d'y répondre de manière indirecte. Pour le public français, cela n'a pas d'importance, mais pour les cinéphiles et le public de langue anglaise, ceci est indispensable, et vous savez que j'ai raison d'insister sur ce point, si vous vous rappelez qu'invariablement, lors

Télégramme d'Helen Scott à François Truffaut. 12 mai 1964. © Succession Helen Scott, coll. La Cinémathèque française. Éditions Denoël, page 9 du cahier hors texte.

Portrait

Helen Scott

Par Corinne Amar

Trop injustement méconnue sinon personnage secondaire, Helen Scott (1915-1987) fut l'inoubliable amie américaine de François Truffaut pour le spécialiste du cinéma français, Serge Toubiana qui tint à la sortir de l'ombre, lui consacra une biographie ¹, maints articles. Il lui rend à nouveau hommage en rassemblant et commentant la correspondance foisonnante qu'elle échangea avec le cinéaste pendant des années, *François Truffaut et Helen Scott, « Mon petit Truffe, ma grande Scottie », Correspondance, 1960-1965* ², et dont le titre d'emblée annonce l'affection que ces deux-là se portaient.

Née Helen Grace Reswick à New York, d'un père venu d'Ukraine et d'une mère originaire de Hongrie, bilingue parce qu'ayant vécu à Paris, juive, communiste, résistante, ayant vécu plusieurs vies avant d'être chargée des relations avec la presse, au French Film Office à New-York, c'est elle qui fera connaître la Nouvelle Vague aux États-Unis ; elle encore, qui marquera de son intelligence, de son empathie, de son franc-parler, les personnalités qu'elle aura admirées, entourées, et parmi elles, celui qu'elle placera au sommet dans son panthéon personnel : François Truffaut. Il n'a que vingt-huit ans et c'est sa première visite aux États-Unis, lorsqu'il reçoit le prix du meilleur film étranger, attribué par le Cercle de la critique new-yorkais, en janvier 1960, et qu'Helen Scott est chargée d'aller l'accueillir. Alors qu'elle l'aperçoit derrière les vitres de l'aéroport de New York, le coup de foudre est tel – elle est son aînée de quinze ans – que ce jour inscrit le début d'une amitié indéfectible de près de vingt-cinq ans qui durera jusqu'à la mort

de Truffaut, le 21 octobre 1984. Sa rencontre avec le cinéaste va bouleverser sa vie, rendre plus légitime son travail et justifier son existence même. Truffaut lui fera comprendre et aimer davantage le cinéma, partagera avec elle ses goûts sur les films. Quant à elle, elle s'est découverte une nouvelle vocation : être dès lors, sa traductrice et collaboratrice attirée aux États-Unis. Elle est impatiente de lui écrire, multiplie les lettres, entreprend d'y mêler travail et vie intime, aspire à la même chose en retour, déborde d'enthousiasme, d'humour, de dévouement, entre même dans les bonnes grâces de son patron. « *Le 5 mai 1960, Monsieur le directeur, Mon cher Truffe, Vous devez vous demander si notre amitié traverse une nouvelle crise. Au contraire – j'ai commencé une dizaine de lettres plus rasoir les unes que les autres, et j'attendais le moment où j'aurais quelque chose à vous dire. Il faut que vous sachiez que les choses ont beaucoup changé depuis mon retour de Chicago, lorsqu'on m'adressait à peine la parole. Depuis quelque temps, grâce à votre amitié, et aussi grâce à des appréciations telles que celle de Variety, Maternati m'a à la bonne : il m'invite, me pousse, me consulte à chaque instant, m'a donné une augmentation – bref, nous sommes copain-copain (...)* » ³. Helen Scott est d'autant plus précieuse à Truffaut qu'il ne parle pas un mot d'anglais. Elle est parfaitement bilingue puisqu'elle a passé son adolescence en France, où son père, parti pour Moscou comme correspondant de presse, avait installé sa famille. De retour aux États-Unis après ses dix-sept ans, elle travaille dans un syndicat ouvrier dans la proximité des communistes, est l'assistante d'une journaliste, figure de la Résistance



Helen Scott, sur le tournage de *Fahrenheit 451*, Londres 1966. © Succession Helen Scott, coll. La Cinémathèque française. Éditions Denoël, page 11 du cahier hors texte.

française à New York, Geneviève Tabouis. On retrouve ensuite Helen Scott en 1943, au Congo, devenue l'une des voix de Radio Brazzaville, la radio de la France libre. Elle s'est mariée deux ans auparavant à New York, avec Franck Scott Keenan – un mariage assez bref (elle partira seule pour l'Afrique), dont on sait peu de choses : il sera d'ailleurs très peu question de son mari dans sa correspondance avec Truffaut. C'est le fait d'être francophone et baignée de culture française qui lui vaut d'être embauchée, à New York en 1959, au FFO, le French Film Office, ambassade du cinéma français aux États-Unis. Truffaut écrit beaucoup moins qu'Helen, est occupé par la réalisation de ses films – *Tirez sur le pianiste* en 1960, *Jules et Jim*, l'année suivante – par sa société de production, Les Films du Carrosse, ne peut l'embaucher comme elle le souhaiterait, prête à venir s'installer à Paris, mais il sait qu'il a trouvé en elle une alliée et une complice. « *Chère Helen, merci beaucoup pour les extraits de presse et les traductions de critiques. En ce qui concerne Bosley Crowther [journaliste et critique de cinéma américain], je frémis à la pensée de ce qu'aurait été son article si nous n'avions pas déjeuné avec lui ! (...)* Grâce à vous, lui écrit-il de Paris le 30 avril 1962, *je me suis senti à New-York aussi à l'aise que si j'y étais né, ensemble, on s'est bien marré et je vous aime presque autant que je m'aime, ce qui n'est, diantre, pas peu dire.* »⁴ Il l'appelle *ma Scottie*, se confie de manière inattendue sur son coup de foudre pour une jeune actrice de dix-sept ans qui le rend fou, ses coups de gueule ou ses crises conjugales, lui recommande ses amis de la Nouvelle Vague ; elle organise les premières américaines des films de Godard, de Chabrol ou de Resnais. Elle a trouvé un sens à sa vie.

En avril 1962, Truffaut annonce à Robert Laffont et à Helen Scott son désir de faire un livre à partir d'entretiens enregistrés avec Alfred Hitchcock. Il écrit à Hitchcock deux mois plus tard et

ce dernier répond favorablement à son vœu de rencontre. Elle aura lieu à Beverley Hills au mois d'août 1962, avec Helen comme interprète, alors que Hitchcock est en train de finir le montage de son film, *Les Oiseaux*. Depuis des années Truffaut aspire à ce projet de livre : au bout d'une semaine, il obtient cinquante-six bobines d'une demi-heure de ces entretiens enregistrés en français et en anglais, Hitchcock acceptant le principe de répondre à cinq cents questions portant essentiellement sur sa carrière. Helen Scott assume alors tous les rôles : interprète, dactylo, rédactrice, secrétaire de rédaction, prend en charge l'édition américaine, intermédiaire précieuse entre les deux génies du cinéma. Et l'enjeu est de taille : d'un côté, un jeune réalisateur français de trente ans, qui vient de terminer son troisième film, et de l'autre, un maître adulé de tous, âgé de soixante ans, au sommet de son art, à Hollywood. Truffaut cédera à Helen Scott les droits de ce livre publié en 1966⁵, aussitôt devenu culte, lui offrant ainsi une source de revenu régulier quand elle s'installera à Paris, comme attachée de presse des Artistes associés, œuvrant pour plusieurs cinéastes. Elle aura introduit les films de la Nouvelle Vague auprès des cinéphiles et des critiques américains, ceux de Truffaut en premier lieu, mais également ceux de Godard, Resnais, Rivette et d'autres... « *Elle a non seulement été une héroïne mais surtout pour moi un personnage vraiment romanesque* », dira d'elle Serge Toubiana dans *L'amie américaine*, menant l'enquête à partir des indices recueillis, rassemblant une à une les pièces d'un puzzle pour dessiner la vie de celle qui, de New York à Paris où elle avait aussi noué des liens étroits avec des cinéastes chers, Claude Berri, Milos Forman, Barbet Schroeder, le producteur Jean-Pierre Rassam et beaucoup d'autres, ange-gardien à la fois exubérante et pudique, avait renoncé à exister par et pour elle-même.

(1) Serge Toubiana, *L'amie américaine*, Stock, 2020

(2) François Truffaut et Helen Scott, « *Mon petit Truffe, ma grande Scottie* », *Correspondance, 1960-1965*, Édition établie et commentée par Serge Toubiana, Denoël, 2023.

(3) *Correspondance François Truffaut et Helen Scott*, op. cité, p. 41.

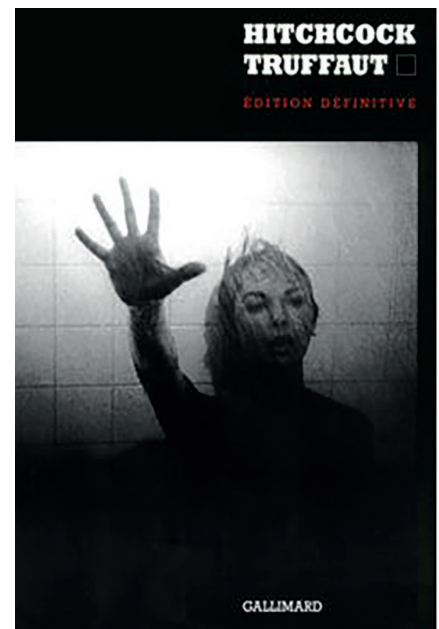
(4) *Correspondance François Truffaut et Helen Scott*, op. cité, p. 150.

(5) François Truffaut, *Le cinéma selon Hitchcock*, avec la collaboration de Helen Scott, Robert Laffont, 1966.

Portrait de François Truffaut.
Par Corinne Amar
(FLoriLettres n°228, mars 2022)

Hitchcock Truffaut

En 1962, Alfred Hitchcock donnait une série d'entretiens à François Truffaut, avec la collaboration d'Helen Scott.



Éditions Gallimard, Hors Serie Luxe, 2003, 312 pages.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-entretiens-avec-alfred-hitchcock-par-francois-truffaut>

George Sand

Nouvelles lettres retrouvées

Par Gaëlle Obiégly

George Sand a maintes facettes et le cœur sur la main, c'est ce que l'on découvre dans cette correspondance. L'édition établie par Thierry Bodin est riche. Et il est fortement conseillé de lire les notes qui accompagnent chaque lettre, cela augmente le plaisir et l'intérêt de chacune d'elles.

Dans les notes on trouve plus de quatre-vingt lettres qui ont été adressées à George Sand auxquelles elle répond. Le dialogue entre les deux correspondants est rétabli grâce à ce travail éditorial qui s'attache à compléter chaque lettre dans le but d'éclairer le contexte et les allusions du texte. Ainsi, le lien entre le courrier, la vie et l'œuvre de George Sand s'approfondit au fil des pages. À la multiplicité de ses rôles s'ajoute une énergie considérable décelable autant dans les lettres développées que dans les billets courts. Et, quel que soit le propos, on ne peut que reconnaître la vigueur qui est la sienne.

L'ouvrage réunit quatre cent quatre lettres retrouvées, qui couvrent presque toute la vie de George Sand, depuis ses quinze ans jusqu'à quelques jours avant sa mort. La plupart de ces lettres sont entièrement inédites et viennent s'ajouter au corpus de la Correspondance déjà publiée. Certaines lettres, dont les spécialistes connaissaient l'existence parce que George Sand a tenu une liste des lettres qu'elle écrivait, sont enfin apparues. D'où ce titre donné à cet ultime volume de la correspondance de Sand : *Nouvelles lettres retrouvées*.

Plus de deux cent soixante-dix correspondants sont ici représentés. Certains sont

inconnus, d'autres sont illustres, comme Barbey d'Aurevilly, Hector Berlioz, Henri Heine, Nadar, Eugène Sue, Victor Hugo, Louis Blanc, Eugène Fromentin, Pauline Viardot. À côté de ces célébrités, les interlocuteurs de Sand sont des personnes aux profils divers ayant tous joué un rôle dans la vie de l'épistolière : parents, éditeurs, journalistes et patrons de presse, acteurs et directeurs de théâtre, écrivains, artistes, hommes politiques, domestiques, fonctionnaires, commerçants, hommes d'affaires, etc.

Si George Sand a autant de destinataires, on devine qu'elle a également de nombreuses relations et amitiés. Est-ce que cela nuit à son travail ? C'est ce qu'elle semble dire à l'abbé Rochet dans une des cinq longues lettres où elle philosophe et épanche son cœur. Fin novembre 1840, elle lui écrit de Paris, « rue Pigale ». L'orthographe de George Sand est parfois bizarre. Cela s'explique par le fait que cette correspondance s'étend sur plus de cinquante ans, à une époque où certains usages orthographiques ne sont pas encore bien fixés. L'éditeur a tenu à suivre au plus près l'orthographe. Toutefois des modifications ont été apportées au texte pour en faciliter la lecture. Les accents aigües et graves souvent oubliés par George Sand sont restitués. Curieusement employés, les accents circonflexes sont absents là où il en faudrait et présents où il n'en faut pas. Survolant d'une manière étrange certaines voyelles ils donnent une indication sur la prononciation de certaines syllabes. L'oralité est particulièrement notable dans une lettre adressée à



Adolphe Duplomb, son « cher Hydrogène », courtier en vin. L'objet initial du courrier porte sur une offre commerciale mais l'intérêt principal surgit en second lieu. Alors plongée dans les complications de son procès en séparation, elle évoque une scène violente avec Casimir Dudevant. Sans perdre son sens de l'humour, malgré les circonstances affligeantes, elle se met à raconter ses déboires conjugaux avec une orthographe cocasse qui fait entendre la prononciation du français dans la région où elle vit : le Berry. Son mari, le baron Dudevant, s'est mis à la battre. Elle dit : « j'veux pû dça ». Et tout le reste s'exprime dans un parler de villageoise berrichonne, comme pour dédramatiser une situation conjugale sinistre. « J'ai tété trouver le grand juge, à la Châtre, et j'y ai dit. Et vlà qu'y m'ont démariée et j'en suis pas fâchée. Ils disent que le Baron fera son appel. J'en sas rin. » À ce moment, elle est hébergée par un ami, son mari l'ayant chassée de la maison. Dès les formalités légales accomplies, elle retournera chez elle et se promet qu'on ne la mettra plus jamais à la porte de sa propre maison. La vie parfois mouvementée de George Sand se reflète dans sa ponctuation que l'éditeur a tenu à respecter, tout comme son orthographe. C'est dans une toute autre veine que George Sand s'adresse à l'abbé Rochet. Les cinq lettres à l'abbé philosophe et non orthodoxe, avec leurs réponses, nous renseignent sur ce prêtre familial de Nohant. Avec lui, Sand s'interroge sur la vie et sur Dieu. Dans une première lettre, George Sand s'adresse à un homme qui vit seul parmi les livres, c'est du moins ce que l'on comprend, mais qui lui semble moins seul qu'elle parmi toutes ses connaissances et « amités ». À partir de cette vague désespérance, la femme de lettres fait un état des lieux de la spiritualité de son époque. Son cas personnel est tributaire des temps où elle vit, et qu'elle décrit à son contemporain sous l'angle de la foi. Leur époque est celle de l'incertitude, de la tristesse. Le doute et le travail caractérisent

son siècle. C'est exactement l'inverse des périodes où l'on croit en une vérité reconnue, formulée autour de laquelle tout le monde s'unit. On ne sait pas dans quels moments historiques Sand situe cette grande communion. À l'opposé, « les siècles de désabusement », sont ceux où l'humanité s'élève un degré de plus et sa vision change. Ainsi l'individu voit les choses autrement. Ou plutôt, il s'interroge. Cette incertitude, associée à la tristesse au tout début de sa lettre, devient un moteur. La vérité, dans ce siècle, a un nouvel aspect et surtout elle oblige chacun à « chercher, marcher, vouloir, aspirer ». Sinon, on tombe, on dépérit. Dans cette lettre, on perçoit le caractère de George Sand. Dans tout ce qu'elle entreprend, elle s'engage avec détermination. Ses missives philosophiques adressées à l'abbé Rochet parlent de sa vie spirituelle et débouchent sur des propos théoriques soutenus par une réflexion profonde. La force de ces lettres-là tient à leur conviction. La pensée s'enracine dans l'expérience. Et l'expérience, chez George Sand, est riche et variée. En témoignent les divers objets des lettres qu'elle écrit. On la voit traiter avec ses éditeurs ou les directeurs de revues et de journaux, chercher des livres afin de documenter ses ouvrages, mais aussi s'occuper de faire réparer sa calèche, de chercher une femme de ménage, de faire sa provision de bois de chauffage, de monter à cheval, d'acheter du tissu, de se faire faire une veste, de choisir un fermier pour ses terres, de commander des fleurs pour son jardin. À tous les âges, on constate que Sand est infatigable. En dehors de son travail d'écrivain, elle met son extraordinaire vigueur au service des personnes de son entourage plus ou moins proche. En effet, elle écrit de nombreuses lettres pour recommander, intervenir en faveur de proches ou même d'inconnus, prodiguer des conseils, reconforter. Pour aider, par exemple, un couple de vieux artisans infirmes et désargentés à être admis dans un hospice où ils pourront vivre leurs dernières années paisiblement.

George Sand Nouvelles lettres retrouvées

Inédit

Édition établie par Thierry Bodin
Le Passeur Éditeur, 2023
636 pages

avec le soutien de



Dernières parutions

Par **Élisabeth Miso** et **Corinne Amar**

Récits



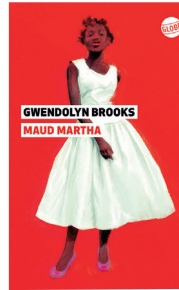
Carmen Yáñez **Un amour hors du temps. Ma vie avec Luis Sepúlveda.**

Avec un texte inédit de Luis Sepúlveda. Traduction de l'espagnol (Chili) Albert Bensoussan.

En 2020 le Covid emportait Luis Sepúlveda. Sa veuve, la poète Carmen Yáñez, raconte ici les années partagées avec l'écrivain chilien mondialement connu, sous les feux de l'amour, du militantisme et de la littérature. Ils se sont rencontrés très jeunes à Santiago, se

sont mariés en 1971, ont eu un fils alors qu'ils étaient encore étudiants, à une époque où leur pays connaît de profonds bouleversements. Ils ont cru avec enthousiasme et participé activement à « la voie pacifique vers le socialisme » qu'empruntait le Chili, à cette formidable promesse de progrès social, sanitaire et culturel portée par Salvador Allende. Mais le coup d'État du 11 septembre 1973 réduit en cendres leurs espoirs et fait basculer leurs vies dans l'horreur. Luis Sepúlveda est arrêté, torturé et emprisonné à Temuco. « Son militantisme, sa participation comme garde du corps d'Allende, ses écrits engagés avec sa ferveur populaire faisaient de lui un ennemi gênant et un objectif déclaré pour « la geste héroïque » que livrait la Junte militaire en massacrant ses opposants. » Elle aussi est enlevée par la police secrète de Pinochet, torturée et incarcérée à la sinistre Villa Grimaldi. Par sécurité et parce qu'elle ressent le besoin impérieux d'exister en dehors de lui, ils se séparent en 1977. Lui, sillonne l'Amérique latine avant de s'installer en 1982 en Allemagne, elle obtient l'asile politique en Suède en 1981 et se résout à s'exiler avec son fils Carlos Lenin. Vingt ans et six enfants (à eux deux) plus tard, ils se redécouvrent. « Nous étions pleins de souvenirs. Des amis en commun que nous avons perdus, des histoires si personnelles. La jeunesse nous avait laissé une trace indélébile sur la peau. » Cette deuxième chance donnée à leur histoire, se conclut par de nouvelles noces et un nouveau cadre de vie à Gijón, dans les Asturies. Avec ce livre émouvant Carmen Yáñez, adresse une magnifique déclaration d'amour à l'homme qui a illuminé sa vie, à ses parents, à tous les compagnons de lutte disparus et à ceux qui ont résisté au pire et qui l'accompagnent aujourd'hui. Éd. Métailié, 176 p., 18 €. **Élisabeth Miso**

Romans



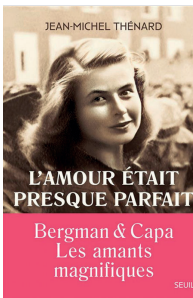
Gwendolyn Brooks **Maud Martha.**

Traduction de l'anglais (États-Unis) Sabine Huynh.

En 1953, Gwendolyn Brooks publie son premier et unique roman. S'inspirant de sa propre histoire, la poète américaine (prix Pulitzer de poésie en 1950) y dépeint l'existence de Maud Martha Brown, une Afro-américaine de Chicago, issue de la classe ouvrière. Elle suit ainsi son héroïne des années 1920 aux années 1940, et expose en trente-quatre

courts chapitres ses aspirations, ses déceptions, sa lucidité extrême, son cheminement intime et sa quête pour trouver sa place dans une société dominée par les Blancs. Enfant, Maud Martha lit, observe beaucoup et décrypte le monde avec la sensibilité poétique qui la caractérise. Elle comprend vite qu'elle n'a ni la grâce ni la beauté de sa sœur Helen. « Ce qu'elle voulait, c'était offrir au monde une bonne Maud Martha. Telle était l'offrande, la parcelle d'art, qui ne pouvait venir de nulle autre que d'elle-même. » Adolescente, elle aime se plonger dans les magazines qui relatent le mode de vie des New-Yorkais, comble de l'élégance selon elle. Une fois adulte, son modeste appartement et la vie conjugale ne satisfont pas toutes ses attentes, mais elle ne se laisse pas pour autant gagner par l'amertume. La question raciale traverse tout le livre. Les humiliations racistes sont légion au quotidien. Maud Martha doit apprendre à ravalier sa rage, comme dans cette scène affligeante où le Père Noël d'un grand magasin ignore sa petite fille. « Il y avait en elle ces débris de haine contenue, de la haine sans yeux ni sourire et – chose particulièrement regrettable, qui disait son manque le plus criant – sans beaucoup de voix. » Même au sein de son couple, sa couleur de peau pose problème, son mari aurait de toute évidence préféré épouser une femme à la peau plus claire. À travers le parcours de son héroïne, sa volonté de mener sa vie comme elle l'entend, d'y insuffler de la beauté et de la saveur malgré l'adversité, Gwendolyn Brooks donne à voir sa puissance poétique et son refus farouche de se laisser entraver par les démons de l'Amérique. Éd. Globe, 192 p., 21 €. **Élisabeth Miso**

Biographies

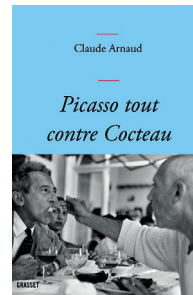


Jean-Michel Thénard L'amour était presque parfait. Ingrid Bergman et Robert Capa, les amants magnifiques.

« Amoureuse, je ne l'ai été que de Capa » : Ingrid Bergman (1915-1982) attendit la fin de sa vie pour révéler dans une autobiographie son histoire d'amour avec Robert Capa. En juin 1945, l'actrice suédoise, arrive à Paris avec son Oscar de la meilleure actrice pour *Hantise* de George Cukor, elle séjourne au Ritz. Le garçon d'étage a glissé une lettre sous sa

porte. Une invitation à dîner, signée Robert Capa. La star de Hollywood va tomber sous le charme du « plus grand photographe de guerre du monde », Robert Capa, hongrois de naissance, pseudonyme d'Endre Ernő Friedmann (1913-1954), dont l'œil photographiera des artistes, des écrivains, des hommes politiques, mais fixera surtout l'horreur des guerres qui traversent le siècle. Ils vivront deux années de passion. Ingrid Bergman est mariée à un médecin, Petter Lindstrom, ils ont une petite fille, Pia, mais avec lui elle est malheureuse, maltraitée, piégée dans sa soumission. Là où il peut, Capa, le séducteur, la retrouve, au gré de ses tournages ; Berlin où il la photographie dans une baignoire en morceaux dans une rue au milieu des gravats ; Paris à nouveau où elle savoure, avec lui, la ville et sa liberté ; Los Angeles, Hollywood où il acceptera de ne venir que pour elle et même, d'y travailler. Il est léger, profond, drôle, refuse de l'épouser choisissant d'être libre, pour pouvoir partir à tout moment sur les champs de bataille, mais la libère de l'image lisse qu'elle s'était forgée et offrait au monde. « Capa me faisait rire en permanence », il l'appelle *Mon archangélique petite Suédoise*, et leur rencontre sera déterminante pour la comédienne. Ils se séparent, après s'être retrouvés fin mars 1947, à New-York, amants magnifiques de la Libération – il ne veut pas devenir M. Bergman, elle l'accepte, mais elle a conquis son indépendance grâce à lui. En 1954, Capa mourra en reportage sautant sur une mine, en Indochine. Éd. Seuil, 250 p., 19, 50 €.

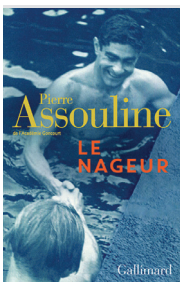
Corinne Amar



Claude Arnaud Picasso tout contre Cocteau.

« La création n'obéit pas à des critères moraux. Elle est le fait de personnalités souffrant d'un trop-plein de vie minée par une certaine difficulté d'être. Elle implique des assassins en puissance – il faut savoir « tuer » pour devenir immortel – et des victimes fascinées. » Voilà la fine lecture avancée par Claude Arnaud des liens qui unirent Pablo Picasso et Jean Cocteau. Le romancier, essayiste et biographe de Cocteau, retrace avec

érudition un demi-siècle d'une amitié tumultueuse. Subjugué par *Le Sacre du printemps* des Ballets russes en 1913, le jeune poète désire ardemment se rapprocher des représentants de cette nouvelle ère artistique que sont Apollinaire, Cendrars, Max Jacob, Braque et surtout Picasso. Dès leur première rencontre en 1915, il succombe au magnétisme du peintre espagnol, « (...) l'un des rares créateurs à posséder d'instinct cette sauvagerie que la modernité requiert (...) » et se propose de célébrer son génie. « Pour bien travailler, Picasso a besoin d'un atelier qui l'isole du monde, d'une femme qui conforte son être et d'un écrivain apte à vanter ses exploits. » Le touche-à-tout virtuose, n'aura de cesse de s'attirer la reconnaissance du visionnaire à l'écrasante personnalité et à l'impressionnante production. Il concrétise avec Erik Satie et Picasso son projet du ballet *Parade*. Leur relation prend la forme au fil des ans, d'échanges fructueux, de pillages respectifs, de moments de grande complicité, d'agacement ou de longs silences et jette régulièrement l'auteur d'*Orphée* dans des affres de douleur. La cruauté de Picasso n'est un secret pour personne, il se sert des autres, se lasse, ne vit que pour son art. Maintes fois, il se désintéresse de son cher poète, lui préfère la compagnie des surréalistes toujours prompts à le dénigrer, le tient à distance de son irrésistible ascension dans les années 1930, pour finalement renouer au moment de la Guerre d'Espagne. Le masochisme de Cocteau et son obsession de percer le mystère créatif du Malaguène, le pousseront toujours à reconquérir ses faveurs. Leur amitié singulière, résiste ainsi au temps et illustre admirablement l'effervescence artistique de la première moitié du XX^e siècle. Éd. Grasset, 240 p., 20,90 €, **Élisabeth Miso**



Pierre Assouline, Le nageur. C'est le parcours et le destin extraordinaire d'un champion hors du commun, celui qu'on appela malgré lui, « le nageur d'Auschwitz » : Alfred Nakache (1915-1983). Enfant, il aura mis du temps à se jeter à l'eau. À Constantine, la ville algérienne de ses origines juives, l'eau est partout, et la famille – onze enfants et leurs parents – s'adonne volontiers aux joies aquatiques. « J'avais une frousse épouvantable de l'eau », avouera-t-il, jusqu'à ce qu'un événement survenu chez les scouts vers l'âge de treize ans le guérisse de sa phobie et révèle une passion sinon un don, pour la nage et le défi. L'enfant de Constantine rejoindra Paris et le Racing Club de France dès 1933, et devient le champion, celui qui va rafler cinq titres lors des championnats de France cette année-là. Dénoncé durant la guerre, il est arrêté, déporté à Auschwitz. Au camp, il y a une piscine, réservée aux SS, emplie d'une eau de pluie « sale, chargée, stagnante ». Avec sadisme, les gardes y jettent des objets pour l'obliger à aller les récupérer au fond de l'eau. Là encore, il décide de surmonter, de gagner, sympathise avec un jeune déporté sportif : ils bravent l'interdit. « Nous avons enlevé nos pyjamas et fait des longueurs dans le bassin

à incendie, racontera Klieger. Quand un SS ou un Capo s'approchait, les copains nous avertissaient, on sortait très vite de l'eau et on enfilaient nos pyjamas. » Même à Auschwitz, les Juifs sont encore des hommes. Sa femme et sa petite fille seront gazées. Il survivra aux « marches de la mort » pesant moins de 40 kilos à son arrivée à Paris, dans un hôpital parisien. « Laissez-moi reprendre contact avec le monde vivant, après quoi j'essaierai de renager », souffle-t-il aux reporters accourus à son chevet. Il renait, bat le record du monde du 3 × 100 mètres 3 nages le 8 août 1946, participe même aux JO de Londres deux ans plus tard. Il intégrera à nouveau l'équipe de France, et puis arrêtera. Il éloignera de lui la guerre, se remariera, s'installera dans une maison de pêcheur sur les hauteurs de Sète, nagera jusqu'à la fin. Éd. Gallimard, 255 p., 20 €. **Corinne Amar**

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Films



1941, dernier bateau pour l'exil Un film documentaire de Jérôme Prieur

Documentaire diffusé sur France 5 et 1ère Outre-Mer. (2023, 55 min.)

En avant-première le 17 mai 2023 à 19h00 à l'auditorium du MAHJ (musée d'art et d'histoire du Judaïsme).

<https://www.mahj.org/fr/programme/avant-premiere-1941-dernier-bateau-pour-l'exil-30519>

Fin 1940-début 1941, Marseille attire les indésirables qui veulent fuir la France de Pétain et les nazis qui envahissent toute l'Europe.

Au bord de l'Atlantique, à quelques kilomètres de Fort-de-France, le chef-lieu de la Martinique, dans une nature enchanteuse, subsistent encore quelques vestiges qui tombent en ruines. Ce sont les baraques des camps où ont été internés ceux qui avaient réussi à fuir la métropole, au début de l'Occupation... En 1941, une filière maritime ouverte quelques mois permet à 5 000 « indésirables », dont un nombre singulier de proscrits politiques, de juifs persécutés, d'artistes et de penseurs, de fuir la France occupée en s'embarquant depuis Marseille pour les Antilles. Durant les trente jours de chaque traversée, c'est toute une société qui se révèle sous nos yeux, refaisant le monde et subissant les affres d'une coexistence forcée dans l'espoir d'échapper au pire. Débarqués dans la Martinique coloniale et vichyste, la communauté née en pleine mer continue à vivre malgré les humiliations que leur réservent les deux camps d'internement de Balata et du Lazaret, avant de se disperser sur les chemins de l'exil. C'est cette aventure que raconte ce film, à travers les témoignages et les correspondances laissés par nombre de passagers.

Avec ce film Jérôme Prieur nous ouvre une page méconnue de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale à travers le prisme de la situation aux Antilles et de son régime vichyste. Il nous raconte le temps d'une traversée de Marseille à Fort-de-France comment ces exilés ont vécu à bord des paquebots jusqu'à leur arrivée en Martinique où ils ont été internés dans des camps.

C'est à travers leurs correspondances, livres, photographies, documents administratifs qu'il nous plonge de manière immersive dans cette épopée.

Le 17 mai, réservation sur le site du MAHJ : Séance suivie d'une rencontre avec le réalisateur, Jérôme Prieur, et l'historien, conseiller historique du film, auteur de l'ouvrage *Les bateaux de l'espoir, Vichy, les réfugiés et la filière martiniquaise* (CNRS éditions, 2022), Eric Jennings.

Produit par Roche Productions

Diffusé par France Télévisions

avec le concours de Histoire TV, la Fondation La Poste, Procirep-Angoa, CNC

Conseiller historique : Eric Jennings

Image : Renaud Personnaz

Montage : Louise Narboni

Musique : Marc-Olivier Dupin



La Ligne de démarcation, une France coupée en deux un film documentaire de Vincent de Cointet

Dimanche 30 avril 2023, à 20h55 sur France 5

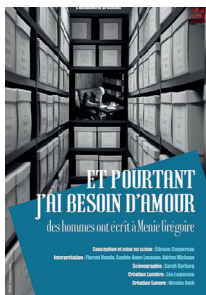
Entre juin 1940 et mars 1943, une frontière a séparé les Français dans leur propre pays : la ligne de démarcation. Imposée par l'occupant allemand après l'armistice de juin 1940, cette frontière intérieure de 1200 km allant des Alpes aux Pyrénées a divisé la France en deux : au Nord, la zone occupée par les soldats d'Hitler. Au sud, la zone administrée par le régime de Vichy du maréchal Pétain. Pendant presque trois ans, la ligne de démarcation a commandé le quotidien des 40 millions de Français. Comment ont-ils vécu cette épreuve sans précédent ? Comment ont-ils aimé, échangé, circulé d'une zone à l'autre ? Comment ont-ils travaillé quand tout était bloqué, bouleversé ? Et cette frontière intérieure, comment l'ont-ils franchie quand leur vie était menacée ?

Réalisateur : Vincent de Cointet
Productrice déléguée : Dominique Tibi
Diffuseur : France 3
Distributeur : sales@rocheproductions.com
Version disponible : Française
<https://www.rocheproductions.com/film/la-ligne-de-demarcation/>

Spectacles

Et pourtant, j'ai besoin d'amour. Des hommes ont écrit à Menie Grégoire

Du vendredi 02 juin au dimanche 04 juin 2023, Azay-sur-Cher

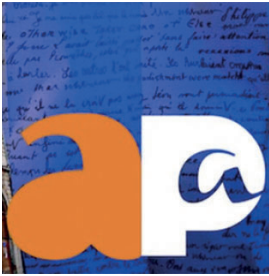


La masculinité va souvent de pair avec la rétention d'affection, une résistance face aux conversations profondes et intimes. Ce spectacle veut faire entendre des paroles d'hommes et questionner leur place dans notre société. Parfois la souffrance vécue par certains hommes peut servir de catalyseur pour attirer l'attention sur la nécessité de changement. De là est née l'idée d'aller chercher les lettres d'hommes envoyées à Menie Grégoire, animatrice de radio sur RTL entre 1967 et 1981. Ils vont parler de leur solitude, d'amour blessé et de sexualité.

Interprétation : Florent Houdu, Sophie-Anne Lecesne, Adrien Michaux
Mise en scène : Etienne Coquereau
Scénographie : Sarah Garbarg

La Toulaine
 4 grande rue
 Azay-sur-Cher (37270)

Rencontres



Les Journées de l'autobiographie

Du 26 au 28 mai 2023, Lyon
 Sur le thème Temps et autobiographie

Organisées par l'APA (Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique), les Journées de l'Autobiographie auront lieu cette année à Lyon du 26 au 28 mai au Centre International de Séjours (CISL), 103 Boulevard des États-Unis (8e).

L'objectif premier de cette association fondée à l'initiative de Philippe Lejeune, son président d'honneur, est d'accueillir, de lire et de conserver tous les documents autobiographiques inédits (récits, correspondances, journaux) qu'on veut bien lui confier afin de les mettre à la disposition des chercheurs ou des curieux intéressés par cette démarche. Elle a ainsi constitué un fonds d'archives riche de près de 4000 dépôts couvrant tous les milieux sociaux et rassemblé dans un espace qui lui est dédié par la municipalité d'Ambérieu-en-Bugey (dans l'Ain).
 Moment fort de la vie de l'APA, ces Journées permettent d'organiser des rencontres autour d'un thème précis, en l'occurrence cette année celui du Temps, ce temps insaisissable dans lequel nous baignons et qui nous emporte malgré nous dans ses eaux.

La soirée du vendredi 26 mai présentée par Véronique Leroux-Hugon à partir de 20h30 ouvrira ces rencontres avec la lecture de textes autobiographiques inédits puisés dans le fonds de l'APA.

Le samedi 27 mai verra se dérouler de 14h30 à 17h la première table ronde avec Françoise Schwab, philosophe (sur Jankélévitch, la musique et le temps), Sophie Braun, psychanalyste (le temps du Je) et Elizabeth Legros Chapuis (autour du traitement de la chronologie dans les textes de l'APA).
 À 20h30 la soirée sera consacrée à Christine Pascal, actrice, scénariste, réalisatrice et diariste, avec des extraits de ses films et de ses écrits présentés et commentés par Michèle Pascal, Thomas Pillard et Claudine Krishnan.

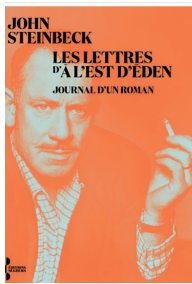
La deuxième table ronde aura lieu le dimanche 28 mai entre 14h30 et 17h. Y participeront Nathalie Mauriac-Dyer (sur Proust et le temps des manuscrits), Emmanuelle Tabet (sur Chateaubriand et les *Mémoires d'outre-tombe*), Véronique Leroux-Hugon (autour des journaux de Jean Allemand et de Claude Mauriac) et Bernard Massip (sur les écritures personnelles). L'accès aux deux tables rondes sera laissé libre pour tous.
 Confiés à des adhérents de l'APA des ateliers d'écriture et des ateliers thématiques traitant du temps sous toutes ses formes – le temps du confinement comme celui des saisons, le temps des souvenirs comme celui des verbes... – rythmeront ces Journées pour les personnes qui s'y inscriront.

**Centre International de Séjours (CISL)
 103 Boulevard des États-Unis (8e).**

<http://autobiographie.sitapa.org/>

Livres

Éditions de correspondances soutenues par la Fondation avril-mai 2023



John Steinbeck

Les Lettres d'À l'Est d'Eden - Journal d'un roman

Traducteur : Pierre Guglielmina. Éditions Seghers, **6 avril 2023**

Après les *Jours de travail*, le journal des *Raisins de la colère*, Seghers publie la correspondance de Steinbeck à son éditeur, lors de la rédaction d'*À l'Est d'Eden*... Alors qu'il commence la rédaction d'*À l'Est d'Eden*, son roman le plus ouvertement autobiographique et sans doute le plus ambitieux, John Steinbeck se lance dans une longue lettre qu'il écrit quotidiennement à son ami et éditeur, Pat Covici. Pour lui, cette lettre ininterrompue a une triple vocation : elle le prépare physiquement et psychiquement à la rédaction de ses feuillets du jour ; elle offre un laboratoire dans lequel il revient sur les ambitions du chapitre en cours ; elle lui permet de tenir la chronique de la création, réflexion sur le temps, la littérature, l'inspiration, l'œuvre à l'œuvre. Chaque jour, du 29 janvier au 31 octobre 1951, Steinbeck documente ainsi son processus d'écriture, se confie sur des sujets intimes, offrant ainsi un angle fascinant sur l'expérience du Nobel, une vision de l'homme et de l'écrivain, mais aussi de la relation qui unit un auteur et son éditeur. Publié aux États-Unis en 1968, l'année suivant la disparition de Steinbeck, *Journal d'un roman, Lettres d'À l'Est d'Eden*, se situe dans la lignée de *Jours de travail, Les journaux des Raisins de la colère* : traduit par Pierre Guglielmina et paru chez Seghers en 2019, celui-ci avait été salué d'une presse unanime. Avec ce deuxième opus, les Éditions Seghers poursuivent leur exploration de la fabrique de la création des chefs-d'œuvre de la littérature américaine du XXe siècle.



François Truffaut et Helen Scott

« Mon petit Truffe, ma grande Scottie ». Correspondance 1960-1965

Édition établie et commentée par Serge Toubiana. Éditions Denoël, **3 mai 2023**

Femme de l'ombre au destin passionnant, Helen Scott est surtout connue du public français en tant que la géniale et virtuose interprète qui a officié lors des enregistrements préparatifs d'entretiens entre François Truffaut et Alfred Hitchcock, donnant ensuite lieu à un livre devenu mythique (*Le Cinéma selon Alfred Hitchcock*, Robert Laffont, 1966). Mais en réalité, Helen Scott a aussi été la correspondante new-yorkaise privilégiée de François Truffaut durant de nombreuses années, la « passeuse de la Nouvelle Vague » aux États-Unis qui vouait à l'auteur des *Quatre Cents Coups* une admiration, voire une passion sans limites. Leur relation épistolaire en langue française a commencé entre 1960 et 1965, lorsque Helen Scott vivait à New York, puis a continué, une fois Scott installée à Paris, jusqu'à la mort du cinéaste en octobre 1984.

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

